

L'Aristoloche

Journal instructif et satirique paraissant quand il veut n° 27

Rédacteur : Pierre de Laubier – Abonnement : pierredelaubier.e-monsite.com

4 mai 2016

« J'ai longtemps cherché le moyen de me faire haïr de mes contemporains. » — LEON BLOY.

Homo homini lupus

Tout le monde connaît les fables de La Fontaine, et même ceux (nombreux, et appelés à l'être de plus en plus, selon toute vraisemblance) qui ne les ont pas apprises à l'école emploient, quelquefois sans le savoir, des images et des expressions qui en sont issues, et qui font de leur auteur l'écrivain le plus souvent cité, même par les ignorants.

Au cours des quelques mois pendant lesquels M^{me} Cresson occupa la fonction honorifique de premier ministre, elle déclara, au cours d'un voyage au Japon, que les habitants de ce pays étaient des fourmis, tandis que ses propres compatriotes étaient des cigales. Il est facile de deviner de quelle école étaient issus les brillants sujets qui avaient rédigé ce discours, destiné à illustrer le sens de l'épargne des uns, comparé à l'insouciance des autres. On avait oublié de leur apprendre que les fables de La Fontaine ne sont pas au programme des écoles japonaises ! Cette comparaison, qui se voulait flatteuse, provoqua donc un incident diplomatique. Personne n'aime être comparé à un insecte. Sauf, bien sûr, s'il a lu les fables de La Fontaine.

Cette anecdote illustre le fait que la vraie gloire est d'être connu même des ignorants. Celle de La Fontaine est donc immense. Ses fables sont même devenues partie intégrante de la langue française. D'autant plus qu'elles ont été lues et apprises par les enfants, auxquels, selon un usage invariable, elles n'étaient pas destinées. Le résultat fâcheux est qu'une fois devenus grands, ils négligent de les relire.

C'est bien dommage, car ils se rendraient compte qu'elles sont fort utiles. Et pas toujours aussi faciles à comprendre qu'on pourrait le croire. A tel point que certains adages qui en sont

tirés sont souvent pris à contre-sens. Celui-ci, par exemple : « C'est le fonds qui manque le moins », qu'on emploie en général pour dire qu'on ne manque pas d'argent. Or la véritable



morale du *Laboureur et ses enfants* n'est pas de dire que l'argent, on en trouve toujours, mais qu'il est plus facile d'arriver à quelque chose sans argent que sans effort.

Il est vrai que le vocabulaire a quelque peu changé. Si bien qu'un vers comme : « La fourmi n'est pas prêteuse, c'est là son moindre défaut », est devenu obscur. La cause en est qu'on a pris l'habitude de confondre les mots. Mais, pour La Fontaine, un « défaut » est quelque chose qu'on

n'a pas, et le contraire est ce qu'on a, autrement dit une « qualité ». Pour dire si ce qu'on a ou qu'on n'a pas est bien ou mal, il emploie les mots « vice » et « vertu ». Le défaut d'orgueil est une vertu. Mais le défaut d'humilité est un vice. Si bien que notre fameuse fourmi souffre d'un défaut de générosité. C'est même ce qui lui manque le moins – donc ce qu'elle a le plus. Par conséquent, sa plus grande qualité est l'avarice. C'est aussi son plus grand vice.

Mais venons-en à la fable qui, parmi les nombreux chefs-d'œuvre dont La Fontaine est l'auteur, est la plus parfaite : *le Loup et l'Agneau*. Sans en avoir l'air, ce titre est lui-même parfait. Car la première chose qui vient à l'esprit, quand on voit côte à côte les noms de ces duettistes dont les numéros sont si prisés du public, c'est que le premier a pour habitude de dévorer le second.

Le dîner est servi

Comme, bien entendu, la sympathie du public se dirige d'instinct (à tort ou à raison) vers la victime, le lecteur espère bien que, pour une fois, par un stratagème ou une péripétie qu'il brûle de découvrir, l'agneau va échapper au sort qui lui est réservé d'ordinaire. Sinon, à quoi bon raconter une histoire dont la fin est connue d'avance ? Mais justement, l'auteur, dérogeant aux usages du genre, place la morale non pas à la fin de la fable, mais au début : « La raison du plus fort est toujours la meilleure. » Et, pour qu'aucun doute ne subsiste, il ajoute : « Nous l'allons montrer tout à l'heure. » La fin est dévoilée. Mais c'est exprès.

Il serait trop long de commenter en détail tout l'art du poète, qui introduit la scène par de paisibles vers de huit pieds, propres à la poésie bucolique, et qui salue l'entrée en scène du loup par un alexandrin, vers noble, celui de la poésie dramatique. Puis les vers libres épousent le dialogue entre les deux animaux. Et là, c'est merveille de constater comment s'affirme la mauvaise foi du loup, dont l'auteur prend soin de dire qu'il était « à jeun », qu'il « cherchait aventure » et que « la faim en ces lieux l'attirait ». L'« onde pure » ne coulait là que pour souligner l'innocence de l'agneau, par pour servir de boisson au loup.

Ce dernier symbolise la force brutale. Pourtant, il propose ici un modèle de ce procédé si utile pour réduire un contradicteur au silence : « Si ce n'est toi, c'est donc ton frère ! » On peut voir là l'invention de la technique de l'amalgame, très efficace à notre époque pour tempérer les fâcheux excès de la liberté d'expression. C'est ainsi que ceux qui cherchent à se maintenir

au pouvoir, y compris en régime démocratique, se servent des mêmes ruses que les bêtes féroces pour se nourrir. Avoir bon appétit n'interdit pas d'être habile.

Ces observations tendraient à confirmer l'opinion répandue que cette fable, si poignante par son déroulement implacable jusqu'à cette fin prévisible (qu'on espérait tant voir éviter), exprime une morale pessimiste. Ce n'est pas bien malin, puisqu'elle est écrite en toutes lettres : « La raison du plus fort est toujours la meilleure. »

Loup y es-tu ?

L'opinion que les professeurs quasi unanimes proposent à leurs élèves est que cette fable décrit et flétrit les injustices criantes qui régnaient au temps de La Fontaine (si différente en cela de la nôtre). Le loup, c'est le roi absolu, le seigneur arrogant, le juge partial. L'agneau, c'est le paysan accablé d'impôts, de corvées et de famines.

On précise qu'il s'agit d'une condamnation du système judiciaire de ce temps-là. Ce qui est curieux, si l'on se rappelle qu'à l'époque, certains juges étaient élus, tandis que ceux qui siégeaient dans les parlements étaient connus pour être obstinément rétifs à l'autorité du roi. A l'appui de cette erreur, on invoque l'expression « sans autre forme de procès », qui indique pourtant avec clarté qu'il n'y a pas d'un procès, même simulé. Si, à la rigueur, on prenait la peine de rappeler que La Fontaine fut un protégé du surintendant Fouquet, combien il fut outré du mauvais procès que Colbert, cette brute épaisse, lui a intenté, et combien il lui resta fidèle, il serait permis de faire allusion aux événements du temps. Toutefois, il n'est pas question ici de déni de justice, mais d'abus de force.

Au nom d'un « contexte historique » dont ils ignorent à peu près tout, les professeurs s'ingénient à lire dans les œuvres le contraire de ce qu'on y voit écrit. En outre, cette interprétation révèle un tour d'esprit pernicieux. Car qui est le loup, dans cette fable ? Nul autre que le lecteur. Oh ! certes, il croit être l'agneau. Mais La Fontaine prêche la morale, pas la révolution. Or à quoi bon faire la morale à ce tendre animal ? Cela ne l'empêchera pas de finir à la broche.

Non, c'est le lecteur qui est le loup. Et le moraliste l'avertit : quand on a la force pour soi (ce qui arrive à tout le monde), on trouve toujours une bonne raison d'en abuser. Ce n'est pas une morale qui accuse autrui, mais qui invite à se corriger soi-même. Ce n'est pas une morale pessimiste. C'est une morale exigeante. ■